



Pauvre Pou-Yi !

Par FROLLO

POU-YI n'a jamais fait tort à personne, car il n'a que deux ans et demi. Il est "innocent comme l'enfant qui vient de naître"; disons mieux : il est l'enfant qui vient de naître. Et, cependant, le voilà condamné à une existence sinistre entre toutes, dont une mort violente le tirera peut-être, mais qui, à défaut de cette libération, le fera grandir et vieillir dans le plus morne des ennuis. Pou-Yi est empereur et Fils du Ciel. Pou-Yi remplacera le neurasthénique Kouang-Su qui a fini par mourir de dégoût. Pou-Yi fera comme Kouang-Su et passera de l'enfance à la névrose.

Vous vous souvenez de la petite reine de *Ruy Blas* qui languit à la cour d'Espagne, courbée sous le poids du protocole, affolée par les injonctions respectueuses de la *Camrera mayor*. L'empereur de Chine est encore beaucoup moins libre.

Non seulement il ne sort jamais de son palais, si ce n'est, deux fois l'an, pour aller faire ses dévotions au Temple du Ciel, mais au dedans même de sa maison, il ne s'appartient pas. Toute liberté physique ou morale lui est refusée. Veut-il se promener à pied ? On lui oppose la tradition qui lui prescrit la voiture, le cheval ou le bateau. En 1900, peu de jours avant l'insurrection des Boxers, Kouang-Su voulut franchir à pied une cour intérieure, pour la traversée de laquelle le protocole requiert le palanquin. Tant d'audace ne pouvait rester impunie. La vieille impératrice et le conseil de l'Empire prirent des résolutions fortement motivées, où l'inconvenance des procédés impériaux fut soulignée sans faiblesse. Et Kouang-Su dut promettre de ne pas recommencer.

Sa promenade bisannuelle dans les rues de Pékin n'est pas d'ailleurs pour le Fils du Ciel un délassement et un changement, car l'usage veut, quand l'empereur traverse sa

capitale, qu'il n'en puisse rien voir. Dès que son passage est annoncé, on ferme toutes les boutiques. On bouche même les rues perpendiculaires avec de grandes toiles bleues. Quand les coureurs qui précèdent le cortège arrivent en hurlant : "Garez-vous !" il faut se sauver, se sauver bien vite. Car nul ne doit voir le Fils du Ciel. Il passe donc à bonne allure, sans un cri, sans une musique, sans un vivat, dans le vide. Et c'est là sa seule promenade ! Et quand elle est finie, en voilà pour six mois !

Force est donc au triste souverain de se contenter des joies du foyer ! S'il est un homme de solitude, il a de quoi satisfaire son goût pour la monotonie. S'il a le sens de l'imprévu et l'amour de la fantaisie, quel supplice doit être le sien !

Tout d'abord, quand on est Fils du Ciel, on doit vivre comme les astres, c'est-à-dire se coucher avec le soleil et se lever avec le jour. Pou-Yi, avec ses trente-deux mois, est d'âge à s'en contenter, mais que dira-t-il de ce régime dans vingt ans, — si tant est que, dans vingt ans, il n'ait pas rallié la cité des morts ? L'empereur ne peut ni boire ni manger ce qu'il veut. Tout cela est réglé immuablement, et tout cela ne souffre pas d'exception. Ainsi le veut sa haute dignité. Cette même dignité interdit au Fils du Ciel de se laisser voir par les médecins qui le soignent. Les praticiens lui tâtent le pouls deux par deux et doivent émettre la même diagnostic sans se concerter. S'ils diffèrent, on les bâtonne l'un et l'autre, au nom de l'auguste malade qu'on leur a défendu d'apercevoir.

Le médecin-major Matignon, qui a longtemps vécu à Pékin et qui a écrit sur son séjour en Chine un volume d'autant plus curieux qu'il est moins systématique, est probablement l'Européen le mieux renseigné sur les us et coutumes de la cour impériale.